

15 MYRTHO

AUTOMNE 2023

A large, stylized graphic of the letter 'W' in a dark brown color, set against a white background. The 'W' is composed of two overlapping 'V' shapes, with the top and bottom points of the 'V's meeting at a central point.

**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

La métropole moderne de l'Égypte se nomme en arabe Al-Kahira, d'où les Européens ont formé le nom de Le Caire.

Le peuple l'appelle Masr ou Misr, ce qui est aussi le nom de toute l'Égypte. La ville est située à l'entrée de la vallée de la haute Égypte, entre le Nil et la chaîne orientale des montagnes de Makatam ; elle est séparée de la rivière par une langue de terre presque entièrement cultivée, et qui, du côté du nord, où se trouve le port de Boulas, à plus d'un quart de lieue de large, tandis que sa largeur n'en atteint pas la moitié du côté du midi.

Un étranger qui ne ferait que parcourir les rues du Caire croirait que cette ville est resserrée et n'offre que peu d'espace ; mais celui qui voit l'ensemble du haut d'une maison élevée ou du minaret d'une mosquée s'apercevra bientôt du contraire.

Les rues les plus fréquentées ont généralement une rangée de boutiques de chaque côté. La plupart des rues écartées sont munies de portes en bois placées à chacune des extrémités ; ces portes sont fermées la nuit et gardées par un portier chargé d'ouvrir à tous ceux qui veulent y passer .

Ce qu'on appelle un quartier est un assemblage de quelques ruelles étroites avec une seule entrée commune.

Gérard de Nerval Voyage en Orient

« Le 22 décembre 1842, Nerval quitte Paris pour Marseille d'où il embarque le 1er janvier 1843 pour Syra via Malte. Il arrive le 16 à Alexandrie. Il séjourne au Caire jusqu'au début du mois de mai puis visite la Syrie. En juillet, il part de Beyrouth pour Constantinople, faisant étape à Chypre, Rhodes et Smyrne. Le 28 octobre, il embarque pour Naples via Malte. Il est de retour à Marseille le 5 décembre. Il publie ses premiers articles relatifs à son voyage l'année suivante. »

Wikipédia

« *Voyage en Orient* » paraît en 1851.

EDITO

Dans le numéro d'août dernier, à propos de la poésie de Jean-Vincent Verdonnet, je citai ces mots de Jean Joubert placés en exergue de « Dernier fagot » : « j'ai toujours pensé qu'un lien secret unit l'homme au paysage. Ce qu'il recherche est imprescriptible, une complicité, un épanouissement, une osmose... »

Pour certains poètes, il ne s'agit pas simplement d'une osmose. Selon Gustave Roud, le paysage exercerait un « pouvoir », « une puissance d'asservissement ».

De Gustave Roud :

pouvoirs d'une prairie

Qui songerait à nier l'irrésistible puissance d'asservissement d'un vaste paysage composé, sur notre regard tout d'abord et, peu à peu, sur tout notre être ?

Il nous emprisonne lentement comme une symphonie. Le ciel vide, ou devenu pâture des nuages, la terre jusqu'à l'horizon dans sa figure naïve encore ou retouchée de la main des hommes, propose à notre vue leurs grands thèmes, non point liés à quelque déroulement temporel, mais énoncés tous ensemble dans l'espace, où ils installent pour toujours le paradoxe d'un immuable contrepoint simultané.

C'est notre œil qui se meut au long de ces phrases immobiles, pris dans ce réseau de couches mélodieuses, ce filet magique, ce piège sans rémission que chaque saison, chaque jour, chaque heure presque charge, comme autant d'appâts nouveaux, de nouvelles harmonies.

Et l'âme s'abandonne aux délices de cette captivité savante : elle y découvre, par un autre paradoxe plus étonnant encore, ses propres forces, les plus secrètes, les plus essentielles.

Dans « Cantique de l'Infinistère », Cassingena-Trévedy fait une intéressante comparaison entre le paysage et le livre.

« ...le piéton véritable accomplit, de manière analogique, toutes ces opérations instinctives d'analyse et de synthèse qui signalent le lecteur intelligent d'un texte composé et suivi.

Parcourir la terre « couramment », comme on la lirait à livre ouvert, c'est en saisir les entiers naturels, en embrasser le phrasé du regard, en apprécier chacun de ces petits continents intérieurs dont la formation géologique, le bouquet particulier de la végétation, l'arborescence des cours d'eau et mille autres traits subtils déterminent l'identité et dessinent le caractère.

Si l'on admet que le paysage se lit comme un livre et si c'est essentiellement par la lecture, ce qui ne paraît guère contestable, que l'on forge le corpus de ses idées, alors on admettra le caractère pédagogique et formateur du paysage. Pour moi, je ne doute pas que la lecture du Léman et des montagnes du Chablais - sommets, lacs et alpages - ont nourri ma pensée tout autant que Montaigne, Rabelais, Pascal et tous les auteurs classiques ou modernes - romanciers, poètes, essayistes, historiens...- que j'ai rencontrés depuis que ma mère m'a appris à lire. Je ne doute pas non plus de l'influence qu'ont exercée certains paysages rencontrés au fil des ans et des voyages ; paysages parcourus d'une lecture unique et brève, mais dont le texte était suffisamment dense pour que je m'en souviennne malgré le nombre des années : paysages de Bretagne, de Normandie, rivages méditerranéens, les îles grecques, le plateau de Valensole (mon village natal que j'ai quitté à l'âge de deux ans et que je n'ai revu qu'à de rares occasions)

MM

Addendum

Dans le même numéro14, je disais ne pas comprendre que le personnage dont Coelho raconte le pèlerinage effectuée en car les quarante derniers kilomètres l'amenant à Compostelle. En lisant le « cantique de l'Infinistère », livre que j'ai cité ci-dessus et dans lequel il raconte sa randonnée pédestre dans le massif du Cézallier et les monts du Cantal, j'ai reçu l'approbation de frère Cassingena-Trévedy. Au cinquième jour de sa randonnée, alors qu'il approche de Collanges, village où il fera étape, il rencontre un promeneur qui lui propose de l'y conduire dans sa camionnette.

« ... je décline cette offre, car j'aurais scrupule à écorner, ne fût-ce que d'un seul kilomètre, l'intégrité sacro-sainte de mon voyage pédestre, encore qu'elle ne repose sur aucun vœu particulier. »

LES PAGES CLASSIQUES

Je suis entré à Sofia par un jour de printemps, ma douce.
La ville où tu es née fleurit le parfum du tilleul.

...

Les villes, ma rose, sont grandes non par leurs rues,
mais par les poètes dont elles ont dressé la statue.
Sofia est une grande ville...

Nâzim Hikmet

*

De Mixco les indiens descendent
avec leurs fardeaux de bleu nuit.
La ville est là, qui les reçoit
avec ses rues effarouchées
par un bouquet dont tous les feux
s'éteignent comme les étoiles
à l'heure du petit matin.

Miguel Angel Asturias

*

Des villes, et encore des villes ;
J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours.

Valéry Larbaud

Antiquité

Alors l'un des sept Anges aux sept coupes remplies des sept derniers fléaux s'en vint me dire :

« Viens, que je te montre l'Épouse de l'Agneau ».

Il me transporta donc en esprit sur une montagne de grande hauteur et me montra la Cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, de chez Dieu, avec en elle la gloire de Dieu.

Elle resplendit autant qu'une pierre des plus précieuses comme du jaspe cristallin.

Elle est munie d'un rempart de grande hauteur pourvu de douze portes près desquelles il y a douze Anges et des noms inscrits, ceux des douze tribus d'Israël ; à l'orient, trois portes ; au midi, trois portes ; à l'occident trois portes.

Le rempart de la ville repose sur douze assises portant chacune le nom de l'un des douze apôtres de l'Agneau.

Celui qui me parlait tenait un roseau gradué, en or, pour mesurer la ville, avec ses portes et son rempart ; cette ville dessine un carré ; sa longueur égale sa largeur. Il la mesura donc à l'aide du roseau, soit douze mille stades ; longueur largeur et hauteur y sont égales.

Puis il en mesura le rempart, soit cent quarante quatre coudées. L'ange mesurait selon la mesure ordinaire.

Ce rempart est construit en jaspe, et la ville est de l'or fin comme du verre bien pur. Les assises de son rempart sont rehaussées de pierreries de toute sorte ; la première assise est de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste.

Et les douze portes sont douze perles, chaque porte formée d'une seule perle ; et la place de la ville est de l'or pur, transparent comme un verre.

Eux cependant ont vivement pris la route qui leur montre le chemin ; ils gravissaient bientôt la colline massive qui surplombe la ville et en regardent de plus haut les édifices. Enée admire l'étendue des constructions – des baraquements autrefois ; il admire les portes, le brouhaha, le pavement des rues. Les Tyriens s'activent, les uns dressent des murs, édifient une citadelle, élèvent des blocs de pierre à force de bras ; d'autres choisissent l'emplacement de leur maison et l'entourent d'une rigole de fondation. Ils se donnent des lois, des magistrats, un sénat vénérable.

Ici on creuse des portes, là on jette les assises massives d'un théâtre et on dégage du rocher d'énormes colonnes, hautes décorations de la scène future.

C'est ainsi que dans les campagnes en fleurs, dès le début de l'été, en plein soleil, leurs tâches laissent les abeilles sans repos ; elles font sortir leurs rejetons devenus adultes, condensent le miel coulant, gonflent leurs rayons de ce doux nectar, déchargent de leur fardeau les arrivantes, ou encore se forment en colonne pour défendre leur logis contre l'espèce paresseuse des frelons.

Tout est en effervescence, et le miel odorant a un parfum de thym.

« O bienheureux, ceux dont surgissent déjà les murailles ! » dit Enée ; et il lève les yeux vers le faite des édifices.

Enveloppé d'un nuage, il s'avance au milieu de la foule et, ô merveille ! il se mêle aux gens et n'est vu de personne.

Virgile Enéïde Chant I traduct Ion de Paul Veyne

XVII^{ème} Siècle

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris,
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?

.....

Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison,
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse ;
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé ;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance,
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçant,
Font aboyer les chiens et jurer les passants.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage :
Et des Couvreurs grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
D'un carrosse en passant il accroche une roue ;
Et du choc le renverse en un grand tas de boue,
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
Dans le même embarras se vient embarrasser ;
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;
Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit , l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
De l'embarras qui croît ferment le défilé....

Boileau Satire VI (extrait)

Mais que fait Madame Hidalgo ?

XIXème siècle

Venise Les 9 premières strophes d'un poème qui en compte 17

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot

Seul assis à la grève
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
Couchés en rond,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux larges plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux...

Alfred de Musset

Harlem

Harlem, cette admirable bambochade qui résume l'école flamande, Harlem peint par Jean-Breughel, Peter-Neef, David-Théniers et Paul Rembrandt.

Et le canal où l'eau bleue tremble, et l'église où le vitrage d'or flamboie, et le stoël où sèche le linge au soleil, et les toits, verts de houblon.

Et les cigognes qui battent des ailes autour de l'horloge de la ville, tendant le col du haut des airs et recevant dans leur bec les gouttes de pluie .

Et l'insouciant bourgmestre qui caresse de la main son double menton, et l'amoureux fleuriste qui maigrit, l'œil attaché à une tulipe.

Et la bohémienne qui se pâme sur sa mandoline, et le vieillard qui joue du rommelpot, et l'enfant qui enfle une vessie.

Et les buveurs qui fument dans l'estaminet borgne, et la servante de l'hôtellerie qui accroche à la fenêtre un faisan mort.

Aloysius Bertrand

XXème siècle

Voronej

La ville est toute prise par la glace.
On dirait sous un verre un village, des murs, de la neige.
Je marche prudemment sur du cristal ;
La course des traîneaux peinturlurés n'est pas sûre.
Au-dessus de Saint-Pierre, des corbeaux,
Des peupliers, une voûte d'un vert clair,
Lavée, trouble, pleine de poussière de soleil.
On sent la bataille de Koulikovo
Présente dans les pentes de cette terre puissante et
victorieuse.
Et les peupliers, comme des tasses qu'on déplace,
Font soudain au-dessus de nous plus de bruit,
Comme si mille invités buvaient
Dans un repas de noces à notre bonheur.

Mais dans la chambre du poète en disgrâce
La terreur et la Muse sont de service à tour de rôle.
Vient une nuit
Qui ne sait rien de l'aurore.

1936

Leningrad

Léningrad en 1941

Cadran solaire sur le palais Menchikov.
Un bateau passe, soulève une vague.
Y a-t-il au monde quelque chose de plus familier
Que l'éclat des flèches et le reflet de ces eaux ?
La ruelle est noire, comme une fente dans le mur.
Les moineaux se perchent sur les fils.
Dans ses promenades que je sais par cœur
Le goût de sel n'est pas un mal non plus.

Anna Akhmatova

Vaporetto

A Venise la nuit pendant le froid d'hiver
les très fines mouettes
chassées du grand large et de la lagune
par le mauvais temps
viennent chercher refuge entre les palais renfrognés

Cocottes en papier blanc sur l'eau du Grand Canal
elles caracolent sur la vague
que fait naître en grondant un motoscafo
ou bien s'envolent dans le sillage du vaporetto

C'est la seule ville au monde où l'autobus
fait lever sur son passage dans le noir
un vol d'oiseaux de mer

Il paraît que Venise s'enfonce dans la vase
et que l'eau lentement aura raison des pierres
Où fut Venise naufragée ? Les mouettes voleront
Qui se souviendra de la place Saint Marc ?

Une mouette peut-être plus rêveuse que d'autres
qui aura en survolant l'eau le vague sentiment
qu'il y a eu quelque chose autrefois sous la vase

Elle ne sait pas quoi Elle n'a jamais vu d'hommes
ni de ville ni de gondoles ni de chats
Elle bat des ailes chasse ces idées folles
et pique sur un petit poisson dont s'achève la vie

Venise

Samedi 23 novembre 1985

Claude Roy

Bruges

Je n'ai pas oublié non plus les petites maisons
De briques nettes ni les jardinets à demi fous
Sur les canaux ni la patience morte des femmes
Qui voudraient crier sous l'éclat du verre, des faïences
Et des meubles cirés jusqu'à l'usure de leur rêve
(Et le voici qui va tout seul dans l'épaisseur du chêne
Avec ces deux mains en avant qu'on ne reconnaît pas,
Ce corsage plus sombre où bat le cœur qui se
dédouble),
Ni les ponceaux très bas, les pavés comme des genoux
Enfantins, le balancement de robe des allées
Sous le ciel énorme et trempé qui flotte, retenu
Par l'averse de soie et les attelages de cygnes.
Tant d'impasses où la mémoire ou le ciel de nouveau
Descend comme un regard lavé par les premières
larmes,
Et l'herbe folle dénouée ainsi que des cheveux
S'écarte ô genoux bleus, linge que l'herbe soulève à
peine
A l'appel étranglé dans la gorge contre le mur
Qui refait le compte avec soin de ses petites briques,
Le ressuie avec soin d'un peu de sang ou de salive,
Borne des cœurs cloués quand battent les ailes du rire
Le plus secret, l'écartelé, quand le temps marche d'or
Et d'ombre entre les ponts et se rue en silence au fond
Des chambres d'ombre et d'or et sans déchirer la
dentelle.

Jacques Réda

Marrakech

De l'antre des bazars
s'offre l'esplanade sonore
où dansent
vendeurs de simagrées
les marchands d'eau

Les malins séducteurs
de dociles couleuvres
les silencieux pinceurs de luth
les frappeurs de tambour
en frénétique extase
se plaisent à l'odeur des soupes
des fritures

Les femmes assoupies
dans le musc des étals
somnolent
alourdies d'ambres et d'onguents

La litanie des mille et une épices
anis cumin cannelle colombo
encens bétel myrrhe en apothéose
escorte le chant des muezzins
dans le regard mascara des enfants
mendiants
gazelles
à fendre l'âme

Ce théâtre a sa toile de fond
haut mirage des neiges
ignoré des palmiers

Frédéric Jacques Temple

Sur l'Acropole

En bas, d'acres vapeurs bourdonnent
sous l'impure brouée,

seul pointe le Lycabète
dans le feu du ciel œil éternel de Zeus

Je pense à Katsimbalis*
et à ses coqs.
Moi aussi je suis grec

** écrivain grec (1899 – 1978) auteur d'ouvrages
bibliographiques*

Aigues Mortes

Enceinte militaire
au cœur des salicornes
étrangère par acte régalien
aux hommes des paluds
nés d'Oc fleuris de sel
qui parlaient aux dauphins.

Elle a surgi hostile aux roselières
qui font l'amour avec le vent
elle a surgi pour la vaine croisade
dans les cris d'alarme des oiseaux

Emblème à jamais funéraire
des terres aliénées

Frédéric Jacques Temple

Certes... mais personnellement j'ai aimé Aigues-Mortes.

MM

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

*« Ce fut un enfant abandonné sur un fagot d'épines.
Ce fut un adolescent sans espoir et sans lumière.
Ce fut une taupe dans son royaume souterrain et la terre lui fut
un refuge contre la bassesse du ciel. »*

Peut-être faut-il chercher dans ces lignes tirées d'un poème intitulé « La poussière les années » dans « Les barricades mystérieuses » (1937) l'origine d'une révolte que Maurice Blanchard exprimera dans toute son œuvre.

Pilote d'avion et ingénieur aéronautique, il découvre la poésie surréaliste en 1927 en lisant un texte d'Eluard à la devanture de la librairie Corti.

Autre extrait - dans « Les pelouses fendues d'Aphrodite » (1943) :

*« A partir de trente-sept ans écrit des poèmes pour guérir.
L'ont sauvé... Touché par la grande révolution du surréalisme.
Tout est permis.*

*Toutes les graines ont leur chance, et un jour la graine de
l'arbre chanteur germera.*

Tout est possible, condition du progrès. Mort à l'Etat. »

Mort à l'Etat : la même révolte dans son « Art Poétique. »

Art poétique dans Splendeur et misères

I

C'est la terre qui porte les fruits, et c'est la terre qui produit l'herbe verte et les arbres fruitiers et c'est la terre qui porte la semence, et Adam est là, couché dans les profondeurs de la boue sous le ciel noir des orages. Et le ciel est porté par la terre.

II

Il est là, Adam, le héros primordial qui nommera les choses et les êtres, et l'existence, et la non existence, il est là rigide et qui attend l'éveil d'un nouveau printemps.

III

Vivre, c'est la guerre avec les trolls sous la voûte du cœur et du cerveau.

Écoutons alors ce que nous apprennent les maîtres : ceux du Nord, celui du midi ravagé par les guerres fratricides et celui d'entre deux mers qui mourut fou sur un sac de copeaux !

IV

« Le poète est un homme qui n'a pas de pudeur, qui, réellement ne rougit pas !

Comme un bouquet de fleurettes saisi par le gel nocturne, il se penche et se referme et dès que le soleil l'illumine, il se dresse tout droit sur sa tige.

Ainsi, comme vous le voyez, un poète n'est pas de son époque.

Ainsi a-t-il le droit de détester la loi, voire même l'humanité.

Le poète n'est rien.

Ce qu'il cherche est tout. »

V

Le poète ouvre les yeux sur toutes les apparitions du monde visible, opération magique entièrement soumise au hasard des rencontres. Ici la rivière et sa baigneuse effarouchée, plus loin la forêt naissante, plus loin encore : une armée en marche. Une telle simplicité porte en elle tout le devenir.

VI

Entre le mystère et la violence, c'est l'exil dans un monde séparé de lui-même et qui n'éclatera pas selon les lignes, méridiens et parallèles tracés sur sa peau, mais par les deltas des fleuves déchirés par les orages, parturitions du feu divin.

VII

Les poètes, hommes du moment, sont des enfants sensuels et exaltés et qui passent brusquement et sans raison de la confiance à la défiance. Avec une âme où se cache généralement quelque fêlure, ils se vengent souvent dans leurs ouvrages d'une souillure intime et cherchent, par leur envolée, à fuir une mémoire trop fidèle

Maurice Blanchard (1890 – 1960)

Quelques remarques personnelles concernant ce texte.

Selon la Genèse, Adam serait le premier poète. C'est lui, en effet, qui nomme les animaux et les plantes ; or rien n'existe qui ne soit nommé et donc ce qu'il nomme, Adam le crée ; il le « fait » : c'est, étymologiquement, le sens même du mot poète : « celui qui fait » ; du verbe grec « poiein: faire »

Je ne suis pas certain que tous mes amis poètes se reconnaissent dans les traits relevés par Maurice Blanchard. Le V me convient et, probablement, y a-t-il chez moi, comme en chacun, « une fêlure »(VII) mais je ne pense pas me venger de quoi que ce soit - il est vrai que je ne suis pas psychiatre - ; et si cette fêlure est à l'origine de ma poésie, je ne peux que m'en réjouir

Je note que le § IV – le plus contestable à mon goût, à l'exception des deux dernières lignes - est placé entre guillemets. Serait-ce une citation ? De qui ?

Quelqu'un pourrait-il me dire quel est le poète « d'entre deux mers qui mourut fou sur un sac de copeau » ?

Autres poèmes de Maurice Blanchard

La chevauchée d'Attila dans Splendeur et misères

Les chevaux frappaient de leurs sabots le sol de la ferme.

Je ne dormais pas et je vis partir les cavaliers.

La châtelaine aux cheveux d'or les regardait du haut de sa tour ;

L'on entendit, venus d'au-delà des remparts, les cris et les hurlements des femmes jetées dans le massacre et l'incendie.

La châtelaine fit rassembler sa garde au pied de la tour et se jeta sur les piques dressées. Alors, un soleil nouveau se posa sur elle et, pendant des jours et des jours illumina l'herbe grise des cœurs meurtris.

Depuis, le monde n'eut plus rien à m'offrir si ce n'est la solitude et la rage au cœur.

Mes jardins d'Armide dans La fleur de l'été

Les jours de grand vent, je me blottissais au pied de la haie touffue qui protège l'esplanade et je creusais ma tombe dans un talus de feuilles mortes. Là, j'attendais mon serpent, celui qui mord quand on franchit la haie.

Un couteau bien aiguisé dans la main droite, et nous restions bons amis, mon serpent et moi.

Voici l'homme ! Il était là, l'homme et nous nous laissâmes glisser jusqu'au fond du ravin. Par la trouée d'une source inviolée nous entrâmes dans le domaine des Druides et là, pendant des dizaines d'années, j'ai vécu dans la nuit des temps.

Tout ce que je sais, ce que dit le nuage, ce que dit le vent, ce que dit le cristal de la source, c'est le serpent qui me l'a enseigné. Aussi, quand il mourut, l'ai-je enveloppé d'herbes odorantes et lancé dans l'eau sombre de la fontaine inviolée.

Maurice Blanchard

MES POETES DE COEUR

C'est par une citation relevée dans le roman de Denis Tillinac, « Le patio bleu », que j'ai fait la connaissance d'Angelus Silesius (« le messager de Silésie »).

De son vrai nom Johannes Schiffler, Angelus Silesius est né à Breslau (Wroclaw en Pologne) en décembre 1624. Elevé dans le luthérianisme, sous l'influence des mystiques allemands, notamment Maître Eckart, il se convertit au catholicisme en 1653. Après une brève carrière de médecin, il entre dans les ordres et prend l'habit franciscain en février 61. Trois mois plus tard il est ordonné prêtre dans le duché de Nyza (Neisse). En 1671, il se retire à Breslau dans une maison jésuite, l'Hospice des chevaliers de la Croix à l'étoile rouge, où il vivra jusqu'à sa mort en 1677.

Outre une œuvre polémique faite de pamphlets contre le luthérianisme, Angelus Silesius a écrit de nombreux poèmes rassemblés notamment dans son œuvre majeure, « Le pèlerin chérubinique », parue en 1657 . Il y exprime la quête de celui qui tente l'expérience mystique et vise à « conduire à la contemplation de Dieu ». Constitué de 1676 distiques (deux alexandrins) et quelques quatrains suivis d'une dizaine de sonnets, le livre, divisé en trois parties, se présente comme une suite d'épigrammes, un genre littéraire qui, par sa brièveté et son laconisme, convient parfaitement à la spiritualité religieuse et au mysticisme caractéristiques de la pensée silésienne.

Certains distiques ont retenu plus particulièrement mon attention, ceux qu'il consacre à la transsubstantiation de l'homme en Dieu qu'il désigne lui-même par le terme de « déification » (voir ci-dessous 216 et 293) et qu'il explique en faisant référence à l'alchimie :

*« L'alchimie spirituelle – Le plomb se change en or et c'en est fini du hasard / lorsque avec dieu, par dieu, je suis changé en Dieu. »
(102)*

« Moi-même suis le métal, l'esprit est le feu et le foyer, / Le Messie est la teinture qui transmue le corps et l'âme ». (103)*

** Dans le langage des alchimistes, la « teinture » permet de faire passer les métaux d'un état à un autre.*

lère partie

10 - « Je suis comme Dieu, et Dieu comme moi

Je suis aussi grand que Dieu. Il est aussi petit que moi ;
Il ne peut être au-dessus de moi, ni moi au-dessous de Lui. »

104 - « Une fois de plus sur le même sujet

Dès que je puis fondre dans le feu de Dieu
Dieu imprime en moi Son essence elle-même. »

106 - « L'un est dans l'autre

Je ne suis pas hors de Dieu et Dieu n'est pas hors de moi,
Je suis Son éclat et Sa lumière, Lui est ma parure. »

124 - « Tu dois l'être à ton tour

En toi Dieu s'est fait homme ; si tu ne deviens Dieu à ton tour
Tu méprises Sa naissance et tu te moques de Sa mort. »

216 - « La déification

Dieu est mon esprit, mon sang, ma chair et mes os ;
Je ne peux par lui que devenir Dieu tout entier. »

244 - « L'amour est la pierre philosophale

L'amour est la pierre philosophale
Elle fait du néant quelque chose et me transforme en Dieu. »

293- « A quel moment on est déifié

Homme, si l'amour ne te touche pas, si la douleur ne te blesse
pas,
Tu es vraiment passé en Dieu et Dieu en toi. »

Ilème partie

3- « *L'homme en Dieu, Dieu en l'homme* »

**Quand je suis fils de Dieu, celui qui peut le voir
Contemple l'homme en Dieu et Dieu en l'homme. »**

21 - « *Tu dois être le plus haut* »

**Le monde est vain néant, les anges sont communs;
Je dois être Dieu et homme en Jésus-Christ. »**

Illème partie

16 - « *Lui pour moi, moi pour Lui* »

**Sachez que Dieu devient enfant pour moi et repose au sein de
la Vierge
Afin que je devienne Dieu pour Lui et croisse à Sa taille et à
Son image. »**

17 - « *Excellence de la plus grande proximité* »

**Homme apparente-toi à Dieu par l'eau, le sang et l'esprit,
Pour être Dieu en Dieu, hors de Dieu, par Dieu ;
Celui qui veut L'embrasser ne doit pas être simplement
Son ami, mais Son enfant et Sa mère. »**

20 - « *Dieu-homme* »

**Songez que Dieu devient moi et entre dans la misère
Pour que moi je parvienne au royaume et puisse devenir Lui. »**

Quelques autres distiques.

- « *Le meilleur est d'être calme*

Il est bon d'avoir affaire ; mais bien meilleur de prier ;
Et mieux encore de se présenter, calme et muet devant le
Seigneur Dieu. »

- « *Tu crées toi-même ton inquiétude*

Ni le créé ni Dieu ne peuvent te jeter dans l'inquiétude ;
C'est toi-même (ô folie) qui t'inquiètes des choses. »

- « *L'équanimité*

L'équanimité est un trésor : si tu l'as dans le temps
Tu as le royaume des cieux et la parfaite félicité. »

- « *L'anéantissement*

Rien ne te porte au-dessus de toi-même comme
l'anéantissement
Le plus anéanti est le plus divin. »

- « *L'humilité s'élève au plus haut*

Celui qui s'abîme au plus profond de l'humilité divine
Est le plus haut éclat de toutes les étincelles du ciel. »

- « *Durer par l'humilité*

Homme, ne te crois pas au-dessus de toi ; tu as besoin
d'humilité :
Une tour sans vrai fondement s'écroule d'elle-même dans la
boue. »

- « *La pauvreté est divine*

Dieu est la chose la plus pauvre. Il est tout entier nu et libre ;
Aussi ai-je raison de dire que la pauvreté est divine. »

- « *Le temps et l'éternité*

Tu dis : quitte le temps et rejoins l'éternité ;
Mais y a-t-il une différence entre le temps et l'éternité ? »

- « *Vie éternelle dans Le temps*

Celui qui en tout acte peut louer dieu de tout son cœur
Commence déjà dans le temps la vie éternelle. »

Angelus Silesius

PAGES DE MES AMIS POETES



Les textes ci-dessous ont été dits par leurs auteurs le 23 mai dernier au château d'Avully à Brenthonne, à l'occasion de la cinquième édition de « POÉSIE EN CHABLAIS » organisée par le Cercle Littéraire et Artistique Léman Savoie.

L'aube est immortelle

On dit que l'aube est invisible

**N'y a-t-il pas du bleu dans le chant de l'oiseau
Lorsqu'il confie aux béances du silence
La présence du monde
La vie au-delà du vent ?**

**Infatigable et jaloux du ciel qui passe
Assoiffé d'ailleurs
Affamé de tous les possibles
Il grave de sa rebelle chorégraphie
La mémoire des temps effacés**

**Il a pour monde l'onde des saisons
Les aubes immortelles
Il a pour ciel
Le refuge des écorces
Le secret des moissons
Il est de tous les ombrages**

**Mais pour lui, le temps a-t-il un sens ?
Le « plus loin » a-t-il un nom ?**

Christine Doucet

Vivre encore un peu...

**Vivre encore
Se mirer dans le ciel
Croulant d'or et de sang
Mystérieux**

**Vivre encore
Sentir le vent volage
Fouailler dans mes cheveux
Libérés**

**Vivre encore
Tutoyer les fossés
Aux digitales divisées
Ecarlates**

**Vivre encore
Admirer les nuages
Aux écumes fragiles
Débridés**

**Vivre encore
Recevoir sur mon front
Le sel des rivages
Inconnus**

**Vivre encore
Surprendre l'oiseau
Au plumage discret et soyeux**

**Vivre encore un peu
Oublier le temps
Et les heures et les nuits
Et l'Eternité**

Madeleine Covas

Mes saisons

C'est à l'automne de ma vie
Du moins je veux le croire
Que je me souviens de mon printemps...
De mon printemps, de mes jeunes années
Faites parfois d'insouciance, parfois de douleur,
De séparations d'avec mes proches,
De sentiment d'injustice, d'abandon,
De moments d'espoir fou,
Et de retrouvailles, de victoires sur l'adversité,
De moments de tendresse et d'amour retrouvés.
C'est à l'automne de ma vie
Du moins je veux le croire,
Que je me souviens de mon été,
De mon accession à l'âge adulte,
De la prise en main de mon destin,
Des rencontres, des erreurs, et de ma marche en avant,
Aux côtés de celles et ceux qui me tendirent la main,
De celles et ceux à qui j'offris mon épaule,
De celle avec qui, au tout début de l'été de ma vie,
J'ai construit celle-ci.
De celle avec qui je construis toujours notre chemin.
C'est de plus en plus souvent, à l'automne de ma vie,
Du moins je veux le croire,
Que je me projette en hiver,
En surmontant les regrets inutiles,
Qui surgissent encore parfois du passé,
Que je me projette en hiver,
En surmontant mes peurs de l'avenir,
En restant confiant en ce que je suis,
En ce que j'ai été, et en ce que je veux rester,
En restant confiant dans le soleil qui m'accompagne,
Dans ma vie, depuis une rencontre un soir d'été,
Sous le chant des cigales, dans un village provençal.

Thierry Coulon

Le silence ?

Loin du tohu-bohu, j'ai une thébaïde.
Elle n'est pas bâtie, je la refais sans fin.
C'est une aire établie aux immenses confins
d'un pays inventé pour y peupler le vide.

Là se trouve une dune où brille un sable blond.
Je vois l'immensité de tout l'insaisissable.
Dans une suspension, une attente insondable
Un soleil dévorant se teinte bronze et plomb

Puis s'ouvre le regard au-delà du déni.
Il n'y a pas de mots, la bouche reste close.
L'oreille est aux aguets où nul bruit ne s'impose,
Je retrouve mon chant aux notes d'infini.

Mes déserts sont des lieux où se cherche le monde,
L'insonorité règne, le vent disparaît,
Alors se peut vibrer le moindre écho secret.
Seul un zéphyr nouveau glisse en faisant la ronde.

Marie-Jo Thabuis

Carillonnent les cloches

Carillonnent les cloches emportées par le vent !
Carillons tourbillonnent pour la course du temps.
Martelez les heures égrenez les demies,
Pour la vie qui s'écoule et doucement s'enfuit.
L'angélus résonne des matines aux complies,
Rappelant la prière à ce monde endormi.
Pour tirer sur la corde plus besoin de sonneurs
L'étincelle a chassé tous les carillonneurs.

Carillonnent les cloches emportées par les heures,
Carillons tourbillonnent pour la roue du bonheur.
Les trois cloches s'élancent et sonnent à la volée,
Aux fêtes solennelles qui rythment les années.
Pourtant pour ton mariage, les cloches se sont tues,
Tu croquis en avance au beau fruit défendu.
alors pour son baptême l'écho n'a répondu
A la coupe des amours trop tôt tu avais bu.

Carillonnent les cloches emportées par les heures,
Carillons tourbillonnent pour ton lot de malheurs.

Là-bas dans le brouillard le battant de la nuit
Annonce le naufrage du chalutier maudit.
Le frisson de la peur étouffe nos refrains
Lorsqu'éclatent les guerres et gronde le tocsin.
Messagère éternelle, quand retentit le glas,
La cloche dans son envol, nous dit « Quelqu'un s'en
va ».

Carillonnent les cloches emportées par les heures,
Carillons tourbillonnent, nostalgie de mon cœur.
Tourne, tourne manège, la cloche nous redit
Les petits chevaux de bois, l'orgue de barbarie.
La sonnerie de l'école ravive mon souvenir.
J'entends une calèche et ses grelots frémir.
Dans le soir de Noël aux douze coups de minuit
Tintent les clochettes du traîneau engourdi.

Carillonnent les cloches emportées par le vent.

Denise Ruffier

Des yeux couleur de mer (chanson)

Elle avait des yeux couleur de mer
Et des cheveux qu'aimait le vent
Elle avait un petit nez malin
Et des lèvres qui sentaient bon le printemps.

Elle avait des mains
Qui prenaient mes mains
Et qui savaient si bien les tenir
Et une fois blotti contre son sein
Je ne pouvais plus partir.

Elle avait le sourire d'une madone
Et des mots doux comme la brise
Et quand arrivaient les pluies de l'automne
Le ciel avec elle n'était jamais gris.

Elle avait le cœur d'une fille en fête
Qui chante et danse tout le jour
Des chansons, elle en avait plein la tête
Signées Brel, Bécaud et Aznavour.

Vous pouviez très bien lui dire tous les mots tendres
Qu'à travers les âges l'homme a inventés
Son cœur, on ne pouvait plus le surprendre
Car elle l'avait déjà donné.

Donné un beau dimanche de printemps
Face au maire et à monsieur le curé
A un jeune homme qui n'avait rien du prince charmant
Cérémonie, ambiance feutrée.

Ce n'était pas une statue d'église
Elle était bien faite d'os et de chair
Elle était belle comme un lys
Et je me demande encore comment j'ai fait pour lui
plaire.

Michel Berthod 1971

MES PAGES



A Angelus Silesius

**Un soleil mûr inonde la clairière
où bourdonnent les essaims de sa lumière**

**Et voici éclore
entre les fûts des rouvres
une fleur d'éternité**

**Ne la froissera
que la fraîcheur des ombres
quand le soir fermera le jour**

**Rien ne t'empêche
avant les prémises de la nuit
et que ne montent les premières lueurs de la nuit
de goûter à la joie défendue
d'être le dieu**

*

**Faire allégeance
pour traverser la lumière
à l'arbre
à la rivière à la falaise
à la fleur à l'oiseau**

**faire vœu
pour passer
dans l'au-delà des lumières éphémères**

**sacrifier à l'espérance
au désir
et inventer les rites
pour rejoindre le dieu**

*

**Un grondement sourd
sous la haute verrière
d'un ciel dépourvu de sens**

Le poitrail de la falaise est en feu

**Il est temps de composer
un rosier de prières
Il est temps de passer le seuil
pour aller vers l'ailleurs
et secourir le dieu**

**Laisser parler le silence
pour entendre
qui brille dans les ocres du couchant
l'arbre écorcé te dire
le buisson ardent
et la patience du dieu**

Marcel Maillet



Bernard **M**
graphisme